

LE PAILLADIN

Numéro 13 - Décembre 2018 - Janvier 2019
Gratuit

Votre journal de quartier

« Nos pères, nos héros »

Quand trois jeunes parlent de leurs pères,
ils se rendent compte qu'ils connaissent mal
leur passé, mais qu'il impose le respect...

(p. 4-5)



© Photo Sacha Fooy

PORTRAIT

Soufyan Heutte :
« Écrire, c'est s'écrier »
(p. 3)



PAROLES DE PAILLADINES

Logement : les regrets
des propriétaires (p. 6-7)



TRAVAIL

Les chantiers éducatifs
d'APS 34, premier pas
vers l'emploi (p. 2)



ET AUSSI...

L'agenda du quartier,
mots mêlés, sudoku... (p. 8)

La citation

« *Soyez vous-même, tous les autres sont déjà pris.* »

Oscar Wilde

LE PAILLADIN

Fondé par

KAINA.TV
votre média citoyen

Tél. 04 48 78 90 91.

E-mail : journalpailladin@gmail.com

Facebook : LePailladin

Directrice de la publication :
Estrella Hernandez

Rédacteur en chef :
Mathieu Conte

Ont participé à ce numéro :

Inaya, Lyla, Samir, Johanna (APS34), Camelia, Rachida, Ibtissam, Diane (Imeif) ; Selma, Kalidja, Radia, Fatia, Nadia, Latifa, Zarah, Nadia, Sofia, Ayada, Denise (Alisé) ; Fouz, Abde, Alice Gleizes, Sacha Fooy, Christine Quaillet ; Zakaria Erragui, Ines Mounib, Mathieu Conte (Kaina).

Impression : Bonniol, 126 rue Claude-François, 34080 Montpellier.

Tirage : 2000 exemplaires
N°ISSN : 2554-2869

Avec le soutien de



« Ça donne envie de se lever le matin »

Mi-décembre, APS 34 (association de prévention spécialisée) a confié à cinq jeunes un chantier éducatif. En repeignant les locaux d'Axents, ceux-ci ont vécu une semaine qui leur a donné l'envie de s'insérer dans le monde du travail. Leurs éducateurs, Johanna, Arsène et Kelly, se réjouissaient de les voir poursuivre le travail après le bilan de fin de semaine.

Comment se passe le chantier

Inaya - 18 ans : Très bien. Au début je pensais que ça allait me saouler, être dur, mais j'aime bien. On a appris plein de trucs, à peindre bien.

Lyla - 19 ans : On s'entend bien, il y a une bonne cohésion d'équipe, on s'entraide.

Samir - 22 ans : Le chantier avance et on découvre des choses, le monde du travail. Bon, ça ne dure qu'une semaine, on aurait bien aimé que ce soit plus long. Mais c'est bien.

Mon parcours / mon expérience du travail

Inaya : J'ai arrêté l'école à 11 ans. À 14 ans, j'ai commencé à faire de l'esthétique chez moi. Là, c'est mon premier vrai boulot, déclaré. C'est important pour plus tard, pour commencer un nouveau parcours dans ma vie. Ça me montre que même sans être allée à l'école, je peux avancer.

Lyla : J'ai fait une 1^{re} année de CAP Hygiène, l'école de la 2^e chance, un contrat pro en vente, des missions d'intérim... J'ai bossé dans le nettoyage, en boulangerie... Mais je suis incapable de garder un travail trois semaines. J'étais en CDI à Lidl, motivée et contente, mais je n'ai tenu que quatre jours avant de démissionner. C'est toujours comme ça. Je m'entends bien avec tout le monde, mais je me lasse vite. Je pars toujours de moi-même. Mais là, j'en ai marre... Je cherche quelque chose de stable, et que j'aime surtout.

Samir : À 22 ans, c'est ma première expérience de travail. Premier salaire, première fiche de paie. J'ai toujours eu de faux espoirs. J'ai fait un CAP Construction bois à Léonard-de Vinci, mais ça n'a pas abouti. Ce n'est pas facile de se lever tous les jours à midi, de se coucher tard, sans rentrée d'argent. C'est la maman qui prend derrière. J'ai déjà fait des conneries. Et je n'en suis pas fier. Mais je n'en fais plus. Il y a des risques derrière, je veux dormir tranquille. Là, je suis zen, heureux, calme. Quand vous essayez une fois, deux fois, cinq fois de trouver du travail et que ça ne marche pas, vous vous demandez à quoi ça sert. Mais on ne perd pas espoir. La preuve, aujourd'hui je suis là sur ce chantier, ça me donne envie. J'aimerais bien une voiture, un compte bancaire, payer le loyer, aider la maman...

Comment je vois l'avenir

Inaya : Ce chantier me donne envie de me lever tôt le matin, c'est une vraie vie en fait. Se lever tard, ne rien



faire, ça me pesait. J'ai 18 ans, faut que je me bouge, ne pas compter sur papa et maman. Après le chantier, j'aimerais bien un vrai travail. Même agent d'entretien, ce qui vient, je le prends.

Lyla : Le boulot de mes rêves serait dans le maquillage. C'est ma passion, mais je ne sais pas si je pourrais en faire un métier et si je ne m'en lasserais pas. Je n'ai pas envie d'aller à l'école. Je veux être rémunérée, j'ai l'assurance à payer, la voiture...

Samir : On verra bien. Qui sait ? Peut-être que j'irai dans une formation, on ne peut pas savoir ce que le bon Dieu réserve.

Comment je vois La Paillade

Inaya : Je suis née ici. Je pourrais partir, mais ce n'est pas une priorité. Je me sens bien ici, c'est mon quartier. Même s'il y a des gens qui font des conneries, du trafic, qui conduisent n'importe comment... Je ne me suis jamais fait agresser ici. Tout le monde se connaît, même si on ne se parle pas tous. On se respecte. Même s'il y a déjà eu des bagarres hein.

Lyla : C'est très jeune. C'est un vrai quartier. C'est grand, il y a beaucoup de mecs, de teneurs de murs. Mais je n'y habite plus depuis cinq ans. Avant, mon frère traînait souvent, il est entré en prison, ça a fait fuir mes parents de la Paillade. Maintenant, mon frère est bien mais je trouve que ce n'est pas bien pour un enfant de grandir ici. Surtout quand on est une fille, parce qu'on ne peut pas s'habiller comme on veut, traîner où on veut... Il y a toujours des gens qui parlent. Faut toujours faire attention à ce qu'on fait, à ce qu'on dit... Maintenant ça s'est calmé. Mais j'aime beaucoup, j'ai grandi ici.

Samir : C'est un très beau quartier, qui est en train de chuter. I Am disait que « les générations qui viendront derrière seront pires que nous, leur vie sera plus morose ». Ça veut pas dire qu'on est morts, mais quand on était gosse, on pensait que la vie serait plus facile. Après, il y a encore des jeunes qui ont du talent, des qualités... Il faut qu'il y ait des gens qui viennent les tirer du quartier. On en connaît des personnes scotchées au quartier.

« On doit pouvoir écrire notre propre histoire »

Éducateur spécialisé, Soufyan HEUTTE raconte son quartier « avec lyrisme mais sans angélisme » dans un roman bientôt adapté au théâtre Jean-Vilar.

Les 17 et 18 janvier prochains, Soufyan Heutte (33 ans), sera sur la scène du théâtre Jean-Vilar pour interpréter l'adaptation de son premier roman, *Mes poings sur les i*.

L'occasion de revenir sur le parcours atypique de ce Pailladin. « J'ai été renvoyé de la maternelle, de l'école primaire, j'ai fait trois collèges, deux lycées, qu'un mois et demi de terminale du coup, j'ai quasiment passé mon Bac ES en candidat libre (qu'il a obtenu). Je pense que l'école française est un peu rigide et pas forcément adaptée à tous les types d'intelligence. Rester assis, ne pas répondre, ne pas donner mon avis... c'était compliqué pour moi. »

Soufyan, d'origine algérienne, passe tout de même trois années à Paul-Valéry pour étudier la philosophie, avant de s'engager dans la légion étrangère. « C'était un rêve d'enfant, je voulais être soldat, j'aime bien la stratégie militaire, le maniement des armes. Ça a façonné ma façon d'être. J'ai beaucoup mûri. »

Après son contrat de cinq ans, il ressent le « besoin de sortir car l'armée, pour avoir une vie de famille, ce n'est pas l'idéal », explique ce père de trois enfants.

Après avoir repris ses études, Soufyan est aujourd'hui éducateur spécialisé à la PJJ (protection judiciaire de la jeunesse), auprès de jeunes (13-16 ans) « qui sont pris dans des dynamiques délinquantes, en attente d'être jugés. Ils finissent souvent en détention. La justice les juge, la police les arrête, et nous on les protège, on les protège d'eux-mêmes. On n'est pas là pour les remettre dans le droit chemin. Sinon ce serait des camps de redressement, comme à l'époque ». D'apparence dur et fort, Soufyan est davantage dans la bienveillance. « Ce qu'on fait, c'est planter des graines. Sur la soixantaine de gamins qu'on peut accompagner, on en voit peut-être un par an qui s'en sort. Ce que tu dis, un jeune ne va pas l'entendre aujourd'hui. Il en prendra conscience des années plus tard. Ils ont souvent un parcours de vie chaotique ».

« Je n'ai pas un rapport passionné avec le théâtre, j'ai un rapport passionnant. »

C'est un autre parcours de vie chaotique, celui de son ami Kamel, qui l'amène à écrire son premier roman. Un personnage « perturbé » mais « touchant » qui subit « une incarcération abracadabrantesque ». « Je lui ai dit, faut vraiment écrire un bouquin sur toi ».

Soufyan passe à l'acte quelques années plus tard. Le déclic lui vient en lisant *Qu'Allah bénisse la France*, d'Abd al Malik. « J'ai trouvé ça d'une platitude... Très mal écrit, très conservateur dans les idées. Ce livre a une légitimité énorme car il est écrit par un gars des quartiers, et au final, il a le même discours que Sarkozy. C'est du misérabilisme. Il n'interroge rien. Je me suis dit qu'il fallait que j'écrive un livre sur les quartiers, avec lyrisme mais sans angélisme. Je voulais écrire une ode au quartier. On doit écrire notre propre histoire. Car si ce n'est pas nous qui écrivons notre propre histoire, ce sont des gens comme Sarkozy qui vont l'écrire. »

Pour Soufyan, qui mène aussi des ateliers d'écriture auprès de "ses" jeunes, « écrire, c'est s'écrier. L'écriture est aussi vitale que la parole. C'est le besoin de laisser une trace. Tu es beaucoup plus toi quand tu écris que quand tu parles, tu prends le temps de choisir chaque mot. »

Soufyan a également écrit un deuxième roman et travaille sur un troisième.

Mais en attendant leur sortie, il va défendre à Jean-Vilar *Mes poings sur les i*, mis en scène par la Compagnie Primesautier. « C'est le hasard des rencontres. J'ai rencontré les Primesautier Théâtre, qui est une compagnie axée sur la sociologie, la philosophie. Et je leur ai proposé d'adapter le roman. Sauf que quand ils m'ont vu faire de la lecture, ils ont vu que j'incarnais bien le texte, ils m'ont dit on va faire quelque chose avec toi. Leur façon de travailler m'a plu, et je leur ai fait confiance. Je leur ai juste demandé de ne pas trahir l'idée, de ne pas faire de Kamel une petite racaille. Après, ils étaient libres sur l'adaptation. Le but était de rendre toute sa splendeur à la banlieue, avec un regard aussi froid que doux. »

Soufyan vivra donc sa première fois sur la scène d'un théâtre. « Bien sûr qu'on flippe, mais il y a un gros travail derrière. Et puis, je suis bien entouré. » Une expérience qu'il aborde comme « du bonus. Je n'ai pas un rapport passionné avec le théâtre, j'ai un rapport passionnant. Est-ce que je suis passionné ? Pas encore, un jour peut-être... »

Zakaria ERRAGRAGUI
Reporter Citoyen Numérique

Mes poings sur les i, éditions L'Harmattan, 15 €.
Au théâtre Jean-Vilar jeudi 17 (14 h 30 et 20 h) et vendredi 18 janvier (20 h), de 1 à 19 €.

Tac-au-tac

Une couleur
Le vert

Un verbe
Agir

Une personnalité à rencontrer
Plutarque (philosophe grec)

Un musicien
Jimi Hendrix

Un livre
L'Herbe du diable et la petite fumée (Carlos Castaneda)

Un auteur
Carlos Castaneda

Un film
Unthinkable (No Limit en VF, de Gregor Jordan)

Un animal
Le tigre

Un sport
Le footing

Un plat
Les spaghettis

Un héros fictif
Wolverine

Un hobby
Ecrire

La destination de vos rêves
Le désert

Une devise
Crois et tu seras, sois et tu auras

Votre grande qualité
L'humour

Votre grand défaut
Je suis trop dur

Ce qui vous plaît chez les gens
La droiture

Ce que vous n'aimez pas chez les gens
L'hypocrisie

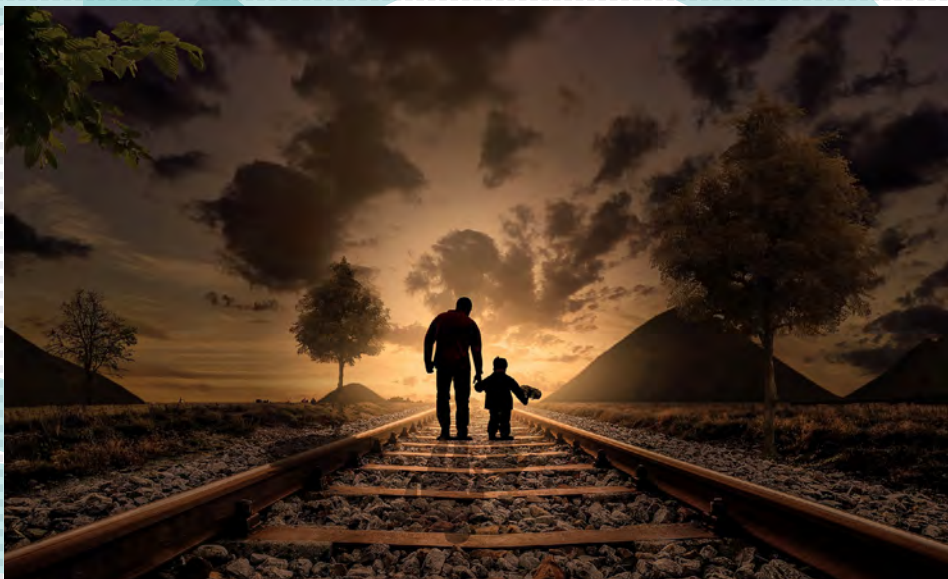
Votre définition du bonheur
Ne rien devoir à personne.

« Ils sont durs parce qu'ils

Tout est parti d'une discussion sur un balcon. Trois jeunes d'origine marocaine se racontent des morceaux de vie de leurs pères. Leurs histoires sont différentes mais les similitudes sont nombreuses...

Dans cette première partie, nous évoquons leur passé, leur arrivée en France et le sacrifice qu'ils ont fait pour permettre à leurs enfants de vivre mieux que leurs générations précédentes.

Le mois prochain, ils parleront de la relation père-enfant, pleine d'amour et de pudeur...



Leur passé

Hassan : Mon père ne me parle jamais directement de son passé, de sa jeunesse. Il ne dira jamais « *tu sais, à l'époque j'étais comme ça...* ». Les seules fois où il parle de sa jeunesse, c'est quand moi je vais le voir et que je lui demande « *comment ça s'est passé quand on est arrivés en France ?* » ou « *comment ça se passait quand t'étais au bled ?* ». Là, il se met à raconter sa vie. Je ne connais son passé qu'à partir des années 70 quand il est arrivé en France. Par exemple, cet été, quand je suis allé au Maroc, j'ai encore appris des trucs sur mon père. Avant d'arriver en France, c'était l'imam de son village. Je ne savais pas que c'était un homme de savoir.

Fouz : Moi c'est pareil, il n'en parle jamais directement. C'est les gens au bled qui me racontent. « *Ton père et moi, quand on était jeunes, nous étions agriculteurs.* » Je ne savais même pas qu'il avait perdu sa mère à l'âge de trois mois. Plusieurs femmes m'ont dit « *moi je suis ta grand-tante, je pourrais même être ta grand-mère parce que j'ai donné le sein à ton père* ». Il y a cinq ou six femmes qui m'ont dit ça, il a eu plusieurs nourrices. Ces femmes, depuis que je suis petite, je le vois leur ramener des cadeaux et je ne savais pas pourquoi. Ce n'est qu'il y a quatre ou cinq ans qu'on m'a raconté. Même mes frères ne le savaient pas. Et je ne savais pas non plus qu'il était marié et divorcé au bled avant qu'il se marie à ma mère. Des fois, on apprend de ces trucs... C'est une fois qu'on grandit qu'on découvre des choses... Quand on était petit, mon père ne vivait pas dans le même village que nous. Parce que Tinejdad,

c'est paumé, lui il allait plus au nord pour travailler. Il venait une fois par an et restait une journée avant de repartir. Mon premier souvenir de lui, c'est quand j'avais 6 ans. Quand je suis entrée à l'école, il m'a amené des stylos pour la rentrée. J'étais trop contente. C'est mon seul souvenir de mon père avant qu'il parte en France.

Amine : Moi, mon père, je ne l'avais jamais vu avant mes 8 ans parce qu'il était parti en Europe. Je ne l'ai connu qu'en arrivant en France. On me raconte beaucoup de trucs, qu'il est venu nous voir quand j'étais petit, mais je n'ai pas de souvenir de lui. À une époque, je pensais même que je n'avais pas de père. Même quand je l'ai

viens me faire chier ? » et petit à petit il me parle comme si j'étais son ami. Ça le rend fier et je suis content de ça.

Fouz : Moi, je ne lui demande pas trop de choses sur son passé. Ça ne me manque pas vraiment, mais si j'ai envie de savoir un truc, je peux lui poser la question.

Leur arrivée en France

Hassan : Il y en a qui sont venus pour l'argent, et d'autres pour l'avenir de leurs enfants. Je tiens à dire que nous, on n'a pas le même rapport à l'héritage que les Occidentaux. À l'époque, on n'avait pas de nom de famille. C'était « *Untel, fils d'Untel* ». Au Maroc, on ne m'appelle pas par mon nom de famille, on m'appelle « *Hassan, fils de Mohamed* ».

Amine : Mon père est venu en France pour nous offrir une meilleure vie. Il a 59 ans, il est bientôt à la retraite, il ne s'est jamais arrêté de travailler, même le samedi. Et ce n'est pas parce qu'il aime ça. Il le fait pour nous, pour nous nourrir, il le fait par devoir.

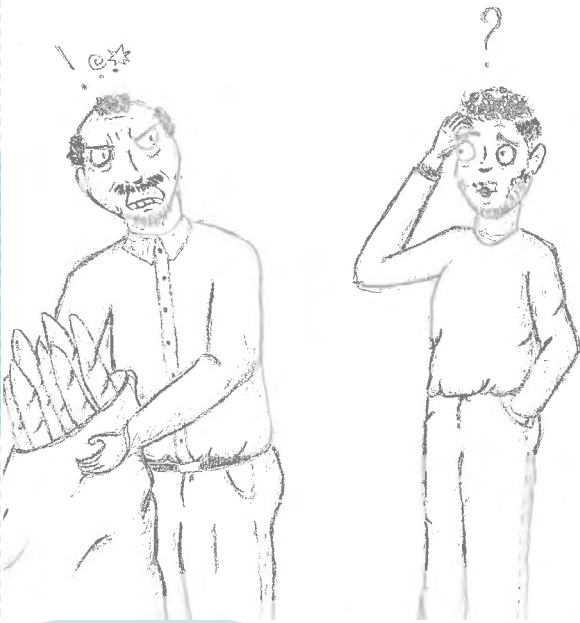
Fouz : J'avais 10 ans quand il est venu pour qu'on fasse nos bagages et qu'on le rejoigne en France. Il était content de nous prendre avec lui. « *Enfin, ça y est ! Ma femme et mes enfants vont venir se caler avec moi* ». Ça se voyait qu'il était heureux d'avoir eu son regroupement familial. Quand on est arrivés en France, il travaillait même les samedi-dimanche, on ne le voyait même pas.

« Des fois, on apprend de ces trucs... »

vu, je posais la question à ma mère : « *Est-ce que c'est lui mon père ?* ». Quand j'étais ado, je me posais des questions sur cette relation père-fils. Je trouvais ça trop bizarre qu'on puisse pas se poser et discuter. Je me suis dit « *mes frères ils ne veulent pas, mais moi je vais le faire* ». Mais à chaque fois que je voulais poser une question, j'avais le trac. Ça a fini par venir tout seul. Je suis passé par ma mère et mon beau-frère : « *Papa il faisait quoi ? Il était comment ?* ». Et petit à petit, maintenant, je peux lui poser la question directement.

Hassan : Mon père, je pense qu'il est fier qu'on s'intéresse à lui. Quand je vais lui parler, limite il ne s'arrête pas. Au début, c'était un peu du genre « *qu'est-ce que tu*

veulent qu'on reste droits »



Leur sacrifice, leur sentiment

Fouz : Mon père, il ne sera tranquille qu'une fois que tous ses enfants seront mariés. Il n'en reste qu'une, elle a 19 ans. Un jour, je l'ai entendu dire qu'une fois que ma petite sœur aura fini ses études et se sera mariée, il pourra finir sa vie au bled. Mais oui, il est heureux, il est content pour nous, content de lui, de la vie qu'il nous a donnée. Il se dit « *au moins je n'ai pas galéré pour rien à les ramener en France, à travailler pour eux* ».

Hassan : Ils ont galéré nos darons.

Fouz : Ils nous le reprochent des fois. Quand mon père voit mes frères déconner, il dit « *oh, j'ai galéré à faire ça et ça pour toi, et là tu fais ça...* ».

Amine : Quand je vois mon père faire les courses, souvent avec mes frères et sœurs, on dit qu'il dévalise le magasin parce qu'il achète beaucoup plus que la normale. Encore avant-hier, il a ramené des mandarines alors qu'il y en avait déjà une caisse à la maison. Pour lui, notre santé et notre vie passent avant tout le reste.

Fouz : Je pense à mon père quand tu dis ça. Quand il va faire les courses, mon père prend deux chariots, ou trois même, et il achète ce qu'il y a déjà à la maison par peur qu'on manque.

Hassan : C'est pareil pour les baguettes. Toujours, il me dit « *prends-en cinq* ». Et ma mère crie « *non, prends-en deux* ». Mon père a 72 ans, il est un peu de la vieille école.

Fouz : Même quand j'ai eu mon appartement, mon père pensait que je n'avais pas de sous pour la caution et les frais d'agence. Un jour, je vais leur rendre visite, et il me prépare un chèque de 1000 €. Je sais qu'il travaille et qu'il galère, je crois même que j'ai plus d'argent que lui. Des fois, c'est moi qui l'aide parce que je sais que quand j'étais petite, je ne manquais de rien. Au collège, j'avais toujours des billets sur moi, j'en donnais même aux autres filles.

Hassan : Mon père ne voit pas ça comme un sacrifice de tout donner pour ses enfants. C'est son essence même. Je disais tout à

l'heure que certains étaient partis pour l'argent et d'autres pour offrir une meilleure vie à leurs enfants. Ou celle de leurs futurs enfants. Quand mon père est parti en France, il n'était pas encore marié, mais il avait déjà cette envie de casser la boucle. Il était agriculteur, son père était agriculteur, son grand-père était agriculteur. Alors il a essayé d'enrayer le truc. Mon père ne veut pas qu'on trime comme lui. Ce n'est pas ce qu'il veut pour nous. Il a une retraite bien inférieure aux autres maçons retraités blancs. Les gens d'en bas subissent. Et mon père fait partie des gens d'en bas.

Il a trimé quarante ans et je crois que mon grand frère a deux fois plus d'argent que lui. Il a eu son doctorat il y a deux ans seulement, il a moins trimé mais il est déjà plus riche. Mon père a réussi sa mission, l'éducation des enfants. Il a une fille qui est docteur en finance, une autre qui vit aux USA, l'autre en Belgique... Il ne reste plus que ma jumelle et moi qui sommes encore dans les études, et c'est déjà une réussite d'être dans les études, mais il est toujours contrarié dans le sens où il est parti pour quitter les problèmes mais il a atterri dans d'autres problèmes, comme le racisme, le bas de l'échelle sociale...

Amine : Moi, tant que je n'aurais pas un job où je travaille cinq jours par semaine, mon père ne sera pas satisfait. Je suis le moyen, j'ai encore deux petits frères. Mon frère a une boîte mais ne fait pas de gros bénéfices. Ça ne suffit pas pour nous faire vivre. Ma mère n'arrête pas de me dire « *tant que tu peux faire des études, fais-en* », pour ne pas que je fasse un travail comme celui de mon père. Elle ne veut pas que je soulève des trucs de 50 kilos ou que je travaille dehors dans le froid.

Hassan : Ce serait ne pas être reconnaissant envers nos parents que d'aller bosser dans les chantiers. Pourquoi ils veulent qu'on soit médecin ou avocat ? Mon père, il n'en a rien à faire de la médecine, c'est juste qu'il veut qu'on change de cadre. Il veut un tout autre avenir pour nous.

Amine : Ils sont tout le temps durs parce qu'ils veulent qu'on reste droits.

**Zakaria ERRAGRAGUI, Abde et Fouz
(avec A.G. et M.C.)**

« Je regrette d'avoir acheté ici »

L'association Imeif organise des cours d'alphabétisation pour les femmes immigrées du quartier. Celles-ci apprennent à lire et à s'exprimer en français, sous la direction de Diane Marion. L'occasion pour elles de discuter de leur quotidien et de leurs préoccupations. Trois d'entre elles expliquent leurs galères de propriétaires.

« **Ibtissam** : Mon mari et moi, nous sommes propriétaires d'un F3, aux Bonniers de la Mosson. On l'a acheté en 2010 et on cherche à le vendre parce que c'est trop petit maintenant, on a trois enfants. On n'a pas encore fini de payer le crédit et c'est dur, on n'arrive pas à trouver une solution. On demande seulement de quoi rembourser le crédit mais en ce moment, c'est trop cher. À l'époque, on avait acheté l'appartement 89 000 € et maintenant, on n'arrive même pas à le vendre pour 70 000.

Camelia : On a acheté notre appartement en 2006, pour 110 000 €. Mon mari travaillait avec son frère. Jusqu'en 2013 tout allait bien. Mais depuis 2014, mon mari ne travaille plus, et on ne peut pas payer toutes les charges. Je n'arrivais plus à payer... J'étais choquée. On a été suivis par une assistante sociale, on a cherché à le vendre 45 - 50 000 €, mais la Banque de France l'a vendu 23 000 €. On a encore 4 000 € de crédit à rembourser (soupir). C'est très dur. J'habite aux Allées du bois, dans les tours...

« *Si tu veux vendre, tu n'y arrives pas* »

Ibtissam : Mes parents habitent là-bas aussi (rires).

Camelia : Dans mon appartement, je paie très cher les charges mais un des ascenseurs ne marche pas. Je suis au 13^e étage, je doit monter jusqu'au 14^e. Il y a beaucoup d'appartements vides.

Rachida : Les gens déménagent ?

Camelia : Je ne sais pas, j'ai peu de contacts avec eux.

Rachida : Moi, je n'ai pas de problème, je suis propriétaire, on a un F5 et un garage.

Diane : Et tu es contente d'être propriétaire ?

Rachida : Ben... pas trop (rires). Au début, je ne voulais pas quitter la Paillade, mais maintenant je regrette d'avoir acheté ici. On avait acheté trop cher, 120 000 €. C'était en 2010. Et là, même si on cherche à vendre, on ne nous propose que 80 - 85 000 €.

Mathieu : Qu'est-ce qui a changé entre le moment où vous achetez et où vous voulez vendre ?

Rachida : C'est le quartier. Ce n'est pas comme avant. La résidence surtout. J'habite au Surville, à côté du stade. La porte est



Aux Allées du Bois, où « un des ascenseurs ne marche pas », « beaucoup d'appartements sont vides ».

tout le temps ouverte, parfois les gens forcent la porte, et c'est nous qui payons les charges. Les charges sont très élevées en ce moment. Et quand on va voir le syndic pour leur dire « y'a ça, y'a ça... », rien. Le ménage n'est pas fait correctement. On paie les charges mais ce n'est pas propre. On n'a pas de chauffage collectif, c'est nous qui chauffons, l'appartement c'est un T5, mais le problème c'est le quartier. Pour l'instant on reste là, on n'a pas le choix. Mais je suis tranquille, les voisins sont sympas, parfois on se relaie pour nettoyer les escaliers. Mais c'est le quartier qui devient... surtout le trafic. Une fois, des gens ont volé le garage du voisin, ils avaient des bombes lacrymogène, des pistolets, c'est ça qui m'inquiète pour l'avenir. Mes voisins d'en face ont déménagé. Mon grand a 10 ans, l'autre 7 ans... Après, dans mes voisins, il y a des enfants qui sont devenus agent immobilier, ingénieur... ça n'a rien à voir avec le quartier. Celui qui veut travailler il travaille.

Ibtissam : On pense qu'ailleurs ce sera calme, qu'il n'y aura pas de problème mais on ne sait jamais hein.

Rachida : Si je parle à quelqu'un de la Paillade, il me dit « ah oui, c'est chaud là-bas. Moi, je n'y vais que pour les matchs et le marché ». Je réponds : « Vous n'avez qu'à pas venir, même pour le match ». Ça, ça me gêne, on dirait qu'il y a des guerres tout le temps ici. Du coup, si tu veux vendre ton appartement, tu n'y arrives pas.

Ibtissam : Je crois que ce sera pire quand le stade ne sera plus là. Ça va devenir pire que ça. Même les appartements vont devenir moins chers que ça. »

L'atelier sociolinguistique
à visée professionnelle de l'Imeif

Drôlement perdues

L'association Alisé organise des cours d'alphabétisation pour les femmes immigrées du quartier. Leur animatrice, Denise Perrier, leur a demandé de lui « raconter quelque chose de drôle qui vous est arrivé parce que vous ne saviez pas bien parler français », en alternant les phrases affirmatives, interrogatives et exclamatives.

« - **Selma** : Quand je suis arrivée, tout était bizarre pour moi : j'étais perdue, séparée de ma famille. Grâce à l'Etat français, une dame venait à la maison pour m'aider pendant trois mois. On sortait en ville, dans les magasins. J'ai passé de bons moments avec elle. À un moment, nous sommes allées acheter du pain. Comment payer ? J'ai donné mon porte-monnaie au commerçant pour qu'il prenne l'argent. La dame m'a dit de ne pas le faire !

- **Kalidja** : En arrivant, je me suis inscrite au cours de français, mais j'ai perdu la rue. Que faire ? J'ai appelé mon mari. Il est venu et m'a dit : « Mais c'est la rue en face ! ».

- **Nadia** : En arrivant, on m'a proposé de faire un test pour connaître mon niveau scolaire. Mon frère m'a accompagnée la première fois. Le lendemain, j'ai été obligée de partir seule car il n'était pas libre. « Tu connais le chemin ! ». Mais je ne m'en suis plus rappelé. « Où dois-je passer ? ». J'étais perdue, très angoissée, j'ai tourné une heure sans résultat.

- **Radia** : Je vais chez le médecin : « Où avez-vous mal ? » a-t-il dit. Mais je ne savais pas le dire, alors je me suis levée, je lui ai pris la main et j'ai dit : « Là ! ».

- **Latifa** : « Est-ce que je dois couper mes seins ? ». Le docteur, étonné : « Je n'ai pas compris, pouvez-vous répéter ? ». Et je répète : « Est-ce que je dois couper mes seins ? ». Je voulais dire « dois-je arrêter d'allaiter mon enfant ? ».

- **Fatia** : Un jour, j'ai demandé à mon mari d'aller me chercher un produit contre la chute des cheveux. Il a demandé : « S'il vous plaît, un produit pour les cheveux ». On lui a donné de la laque. Mais quand j'ai mis cette laque, cela a aggravé les choses !

- **Zarah** : Je suis allée à la Poste pour retirer de l'argent. Le guichet a avalé ma carte. Je suis allée voir une guichetière, qui m'a demandé : « C'est le guichet intérieur ou extérieur ? » J'ai répété sa phrase. Elle a vu que je n'avais pas compris. Alors, j'ai fait des gestes... C'est bien, les gestes !

- **Nora** : Mon mari m'a dit de sortir de l'argent. Je ne savais pas quoi faire. Alors, j'ai vidé le compte ! Et je me suis fait gronder !

- **Sofia** : Ma fille est très amie avec une voisine. Sa mère me dit : « Est-ce qu'Ouria peut venir cet après-midi pour aller à la mer ? » Le soir, elle revient avec des coquillages. « Mais où tu as pris ça ? Va le rendre ! ». La voisine a vite compris et m'a expliqué : « On n'est pas allées chez ma mère, mais à la mer, à Palavas ».

- **Ayada** : Mon mari et moi sommes en France depuis trois ans. Le français est difficile ! Parfois, nous faisons des erreurs en parlant. Il y a deux ans, une de nos amies nous a invités à déjeuner. Nous ne savions pas où elle vivait. Mon mari a demandé : « Vous je habite où ? ». Elle n'a pas compris. J'ai dit à mon mari « où vous habite ? ». Là, elle a mieux compris, a expliqué et fait un dessin.

- **Denise** : Et qu'avez-vous pensé de ces malentendus ? Les réponses fusent : « La honte ! », « la peur », « je n'osais plus parler ! », « une leçon », « on apprend », « on s'adapte peu à peu ». « Bien, après, on rit et cela fait des histoires drôles ! »

L'atelier sociolinguistique d'Alisé

Histoires de fenêtres

Avant, de ma fenêtre, je voyais la nature, la ferme, des animaux, des chevaux, des vaches, des jardins.

De ma terrasse, je voyais la lune et les étoiles briller.

J'avais une belle vue et un endroit heureux.

Avant, de ma fenêtre, je voyais les voisins tous ensemble partager des repas.

Quand je suis arrivée en France, de ma fenêtre, je pensais qu'ici, il n'y avait pas de lune, pas d'étoiles.

Maintenant, de ma fenêtre, je vois les arbres, de la verdure, la route, le tram, le parking.

Je vois les bureaux d'ACM et de l'autre côté, les balcons des voisins.

Surtout les lessives et les couvertures. Surtout les tajines.

Il y a des petites qui font du bruit. Ça fait mal à la tête.

Chez nous, des fois c'est bien et des fois, c'est moyen.

Un jour, nous voudrions avoir des villas avec des piscines et des jardins, des espaces verts et des arbres, des fleurs.

De nos fenêtres, un jour, nous verrons des bonheurs, le calme et la tranquillité.

Les enfants joueront joyeusement dans les jardins.

L'atelier sociolinguistique à visée professionnelle de l'Imeif

AGENDA

• Du lundi au samedi

Accueil jeunes

Les horaires d'ouverture de l'Accueil jeunes Ufolep 34, au **centre social Caf L'Île aux familles**, ont évolué. Les ados (14-17 ans) résidant à la Mosson peuvent s'y rendre le lundi-mardi-jeudi de 17 à 20 heures, le mercredi de 15 à 20 heures, le vendredi de 17 à 21 heures et le samedi de 15 heures à 19 h 30. Infos au 07 68 42 72 20.

• Chaque mardi

Permanence Linky

Chaque mardi, de 9h30 à midi, les Compagnons bâtisseurs tiennent une permanence pour expliquer au public « comment utiliser son compte Linky, ouvrir son compte en ligne et faire des économies d'énergie », au **118 allée de Coventry**. Gratuit. Infos au 07 55 65 95 92.

• Chaque jeudi

Solidarité Diabète

Dans le cadre de son programme Solidarité Diabète, l'association Dream organise des ateliers thématiques chaque jeudi, de 14 à 16 heures, à la Maison pour tous **Léo-Lagrange**. Tél. 06 52 74 94 03.

• Vendredi 11 janvier

Hip hop

Nad'In, championne du monde de breakdance en 2007, racontera avec humour son chemin vers sa passion, entre plusieurs séquences de danse, à 20 h, à la **MPT Louis-Feuillade**. Tarif : 4€ + carte MPT. Infos au 04 34 46 68 00.

Soirée échanges et découvertes

Le Centre culturel international Musique sans frontières organise une scène ouverte à tous les artistes (et tous les arts) au **bar du théâtre Jean-Vilar**. À 20 heures. Gratuit. Infos au 09 54 58 74 18.

• Jeudi 17

et vendredi 18 janvier

Théâtre : Mes poings sur les i

La Compagnie Primesautier Théâtre met en scène Soufyan Heutte, auteur de *Mes poings sur les i*, qui interprètera son propre texte, à 20 heures (et à 14h30 le jeudi), au théâtre **Jean-Vilar**. Tarif : de 1 à 19€. Infos au 04 67 40 41 39.

• Mercredi 23, jeudi 24

et vendredi 25 janvier

Théâtre : Grou !

Baptiste Toulemonde met en scène (avec Arthur Oudar) son texte *Grou !*, mercredi à 15 heures, jeudi à 14h30, et vendredi à 14h30 et 20 h, au théâtre **Jean-Vilar**. Dès 7 ans. Tarif : de 1 à 19€. Infos au 04 67 40 41 39.

• Jeudi 24 janvier

Concert

Tina Mweni & David Walters proposeront leurs sonorités soul et hip hop à partir de 20 heures, au **bar du théâtre Jean-Vilar**. Gratuit.

• Vendredi 25 janvier

Humour

À partir de 20 heures, dans *L'improvisonniste*, le comédien David Baux présentera un spectacle intégralement improvisé et interactif, à la **MPT Louis-Feuillade**. Tarif : 4€ + carte MPT. Infos au 04 34 46 68 00.

• Mercredi 30 janvier

Vernissage

du 2^e Jardin intérieur

Conduite par le photographe David Richard, la 2^e édition de *Jardin intérieur* amènera les habitants à créer une oeuvre photographique qui ornera le **bar du théâtre Jean-Vilar**. Vernissage à 18 heures. Pour participer à cette création, appeler le 04 67 40 76 07. Gratuit.

• Jeudi 31 janvier

Théâtre : Edouard II

Le Ring Théâtre revisite le texte de Christopher Marlowe sur le roi Edouard II, fou amoureux d'un jeune roturier. À 20 heures au théâtre **Jean-Vilar** (également le 1^{er} février). Tarif : de 1 à 19€. Infos au 04 67 40 41 39.



LOUIS-FEUILLADE

• Le grand bain

De Gilles Lellouche (FRA - 2h02), avec Mathieu Amalric, Guillaume Canet, Benoît Poelvoorde... Mardi 8, à 16 h.

• Mauvaises herbes

De Kheiron (FRA - 1h40), avec Kheiron, Catherine Deneuve... Mercredi 9 à 18h, samedi 12 à 14h et mardi 15 à 16h.

• Astérix : le secret de la potion magique

Film d'animation de Louis Clichy et Alexandre Astier (FRA-1h25). Mercredi 9 à 10 et 14h, samedi 12 à 16h (3D), mercredi 16 à 10 et 16h, samedi 19 à 16h (3D).

• Back to school

De Malcolm D. Lee (USA - VF - 1h51), avec Kevin Hart. Mercredi 9 à 16 h, samedi 12 à 18 h, mercredi 16 à 18 h, samedi 19 à 18 h, et mardi 22 à 16 h.

• Spiderman :

New generation

Film d'animation de Bob Persichetti, Peter Ramsey, Rodney Rothman (USA - VF - 1h56), Mercredi 16 à 14h, samedi 19 à 14h, mercredi 23 à 14h, samedi 26 à 16h15 (3D), mercredi 30 à 14h.

• Le retour de Mary Poppins

De Rob Marshall (USA - VF - 2h10), avec Emily Blunt. Mercredi 23 à 10 et 16h, samedi 26 à 16h, mercredi 30 à 10 et 16h.

• Au bout des doigts

De Ludovic Bernard (FRA - 1h46), avec Jules Benchetrit, Lambert Wilson. Mercredi 23 à 18h15, samedi 26 à 14h, mardi 29 à 16h, mercredi 30 à 18h30.

Tarifs : de 2,70 à 6€.

Infos au 04 34 46 68 00.

Le Pailladin est un journal participatif **ouvert aux habitants**. N'hésitez pas à apporter vos avis, critiques et propositions d'articles. Infos au 04 48 78 90 91 ou à journalpailladin@gmail.com

Le Pailladin est également disponible en ligne sur www.kaina.tv.

SUDOKU

		3		1	2	5		
					9	1		
				3	4		8	6
8					7	4		
3			1		6		9	
		7	9				1	
8	7		2	9				
		9	7					
		6	4	5		3		

Les Mots mêlés de Chris Quaillet

U S B L A G E R X
M E T H A N E I R
A Y J Y R H D W E
S B O U C W I X V
T B G R I L L E U
O O E O L I E N O
M H G A Z G I Z R
C O I N S U J E T

CHERCHER
GRILLE
HOBBY
IDEE
JEU
MOTS
REGAL
SUJET
TROUVER
ZIGZAG